

J'essayais de croire au symbole de la rose rouge, que Patrick m'offrait quotidiennement, avant que cela ne se gâte. Pour lui, pour nos familles respectives, ce que j'allais faire de ma vie devint inacceptable. Et ce n'était qu'un prélude à ma destruction systématique.

De toutes les façons, l'exutoire se présentait. Cet appartement allait nous permettre de nous réunir, de discuter de tout, de « VIVRE NOS PASSIONS ». Godard, « le plus con des suisses pro-Chinois »⁷ que personnellement j'admirais, dans son film *Pierrot le Fou*, faisait dire à Belmondo: *Nous sommes faits de rêves et les rêves sont faits de nous.*

MAI 68 était aux portes de l'Insolence et de l'Imagination.

10 - Graffiti (La Sorbonne, mai 1968) extrait d'un texte de René Viénet : *Les situationnistes et les nouvelles formes d'action contre la politique et l'art*, paru dans *l'Internationale Situationniste* n°11, octobre 1967.

Mai 68 - Les Situationnistes

Dans les premières manifestations que je fis, le premier mot d'ordre scandé fut: *Chaud/chaud/chaud/le printemps sera chaud.* Cet avertissement était clair, menaçant, plein d'espoir et par dessus tout extrêmement déterminé.

Jamais mot d'ordre ne fut si annonciateur. D'une manif à l'autre, la radicalisation, la résolution des manifestants étaient exemplaires et fulgurantes. Patrick et moi, nous nous en fimes la remarque. Quelques jours plus tard, en se promenant sur le boulevard Saint-Michel, il y avait de la police un peu partout. Les flics tapaient violemment sur les gens ordinaires, au hasard. Devant nos yeux une femme enceinte venait d'y goûter; un peu plus haut sur le boulevard, un jeune gars.

Mai 68 venait de commencer!

La confusion et la surprise du monde de la rue firent place à l'effervescence, précisément à L'IMAGINATION AU POUVOIR.

Très vite, quotidiennement, les corps policiers et l'ultragauche s'affrontèrent anarchiquement. Les groupuscules de toutes obédiences se regroupaient le temps d'une manif. Le mouvement des occupations déferlait sur la capitale et un peu partout. Parmi les occupations les plus importantes il y eut celles du théâtre de l'Odéon, de l'École Normale supérieure de la rue d'Ulm, de la Sorbonne, des usines Renault... Ce mouvement attisait le ravissement de MAI 68. La France entière était en grève générale sauvage, la plus grande grève qui ait jamais paralysé l'économie d'un pays en Occident, et ce durant UN MOIS. On est loin du

mensonge réducteur des commentateurs en tous genre qui parlent uniquement de garçons qui voulaient aller dans les chambres des filles. Il y avait une révolte étudiante qui couvrait l'ensemble de la critique sociale. La France allait vivre UN mois de grève générale, MAI 68!

Les usines, les manufactures grandes ou petites étaient également occupées et suscitaient le goût de la parole dans les bâtiments ouverts au dialogue. On se sentait partout chez soi.

Et puis, de cette pseudo terreur qui faisait les manchettes, naissait le lude¹¹ dans une ville où l'aventure était possible, où TOUT devenait probable. Les chauffeurs de bus ne parlaient plus de salaire, mais eux aussi du « TOUT ET TOUT DE SUITE ». C'était incroyable. TOUT semblait réalisable. Il y avait une sorte de solidarité dans la population inconnue jusqu'alors, et qui s'évanouira avec la fin du mouvement. Des grand-mères portaient des oranges aux insurgés, ou du pain. Quelques barricades étaient des chef-d'œuvres. Je me souviens d'une en particulier, devant la Faculté de Médecine, près du Boulevard Saint-Germain dans le sixième arrondissement. La nuit entière fut une véritable œuvre d'art, un *work in progress* de l'éphémère.

Certains d'entre nous étaient à l'intérieur de la fac et faisaient parvenir de l'équipement très sophistiqué genre tubes cathodiques, microscopes et autre matériel scientifique. À l'extérieur, en travers de la rue, l'amoncellement de ces différents objets sur des chaises et autres supports improvisés était très élégant, raffiné, dans le genre *Ready Made* de Marcel Duchamp.

11 - Expression québécoise signifiant *ludique*.

Des groupes insoupçonnables de quelques personnes, allant de trois à cinq, faisaient leur apparition dans la nuit avec par exemple de l'outillage dans une brouette. Ils semblaient très bien organisés. Il y avait aussi des scènes ubuesques. Un gars lors d'une manifestation, boulevard Saint-Michel, descendit de chez lui avec un énorme lance-pierre. Il ne savait pas s'en servir. Il se tira l'élastique en pleine face et se mit à pleurer de dépit. C'était un autre genre d'échantillon des professionnels de la bagarre...

Il n'eut pas le temps de s'apitoyer, les C.R.S étaient derrière nos trousses.

Patrick et moi nous nous sommes réfugiés en courant dans les escaliers d'un immeuble de la rue Monsieur le Prince. Une femme au dernier étage, une vietnamienne, était prête à nous faire entrer dans son appartement en cas de gabuge, mais ce ne fut pas nécessaire.

Sur le boulmich' mais aussi à Saint-Germain-des-Prés et ailleurs, les murs prirent la parole. Ils ont commencé à se couvrir de suggestions du genre: VIVEZ SANS ENTRAVES ou bien du mot d'ordre célèbre SOYEZ RÉALISTES DEMANDEZ L'IMPOSSIBLE.

Les murs encore portèrent les textes des chansons d'Alice Beker Ho¹² et de Jacques Le Glou¹³. Un beau matin de Mai ils s'y sont notamment trouvés accrochés, texte détourné sur un air connu. La jubilation était à son comble.

12 - Alice becker-Ho : Auteure (essais – dont plusieurs livres sur l'argot –, romans, poésie). En 1968, milite activement au sein du CMDO (Conseil pour le maintien des occupations). Rencontre Guy Debod en 1963, et se marie avec lui en 1972.

13 - Jacques Le Glou : après une brève carrière dans la contrebande de montres puis dans la restauration, il fait un peu de mise en scène puis fréquente le milieu du cinéma. Il deviendra producteur et exportateur de cinéma. Il signera également un grand nombre de chansons détournées, dont certaines sont écoutables dans le disque *Pour en finir avec le travail*. En 1968 il milite également au CMDO, ainsi qu'à l'Internationale Anarchiste.

De toute évidence, le VIVEZ VOS PASSIONS me laissa rêveuse. Et puis il y eut les barricades de la rue Gay-Lussac où les voitures ont flambé toute une nuit...

Patrick et moi, nous avons décidé de nous tenir un peu loin des autres pour apprécier par nous-mêmes la situation. Nous avons passé plusieurs jours consécutifs sans la bande et puis finalement, il y eut un point de ralliement à l'imprimerie, proche du collègue Sainte-Barbe.

Un type aux cheveux longs, de dos avec un pull vert turquoise, était assis par terre.

C'était la répétition de mon coup de foudre pendant les vacances avec mes parents sur la Côte d'Azur, à l'âge de sept ans, avec un petit blond en chandail vert ! Ma fascination pour cette couleur devait venir de la malédiction du vert que nous avait enseigné ma pauvre mère ainsi que de l'interdiction de porter des vêtements de cette couleur maudite !

Le type en question lisait le journal *Le Monde*. C'était une nouvelle recrue, une découverte de Mustafa Khayati. Il s'agissait de Christian Sébastiani. Pendant l'occupation de La Sorbonne, au cours d'une réunion d'étudiants, quand tous hurlaient : *À bas l'État policier!* Tout à coup, ce jeune homme prit la parole et cria : *À bas l'État!*

Khayati s'approcha aussitôt de l'individu et lui demanda de venir rencontrer les membres de l'Internationale Situationniste. Ce qu'il a fait. La démarcation d'avec les autres militants était radicale. Il adhéra aussitôt à l'I.S.

Quant à mon coup de foudre pour lui, il était d'ordre épidermique. J'étais affligée par ma relation avec Patrick. Je ne voulais pas ça. C'était sans compter avec l'attrance incontrôlable

que j'ai eue pour lui et dans le contexte naissant de la libération sexuelle et de ses travaux pratiques...

C'était l'époque de la fracture entre la sexualité et la fécondité. Pour la première fois dans l'histoire, la femme revendiquait officiellement le droit au plaisir. Depuis Nanterre, on perpétuait la dérive c'est-à-dire selon la définition consacrée, la « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées ».

On passait d'un lieu à un autre, d'une scène de la vie urbaine à une autre, d'un arrondissement à un autre, sans discontinuer et sur une durée de plus en plus longue, jusqu'à épuisement ! Le carburant de ces expériences de vie était avant tout l'alcool et les cigarettes. La « dope » restait ponctuelle.

Les rendez-vous et les aires de pauses étaient principalement dans les cafés en tous genres, depuis les plus infâmes bouis-bouis jusqu'aux bars des grands hôtels en passant par les bars à vins et leurs cortèges de tartines de charcuterie et de fromages, ou bien encore les bistrotts de quartier avec leur clientèle d'habitues. Les consommations n'étaient pas chères, les établissements ouvraient très tard, et souvent toute la nuit. C'est après 68 que la loi allait changer et fermer les bistrotts ouverts après deux heures du matin. Les célèbres Halles de Paris déménagèrent à Rungis, trois personnes qui parlaient entre elles formaient un attroupement et risquaient une arrestation ! Ces mesures apparemment insignifiantes changèrent complètement la vie parisienne.

Nos dérives festives ont été encore possibles un certain temps et l'on en a profité. La plus longue fut de cinq jours et de cinq nuits, jusqu'au chaos total. Nous prenions quelques répit chez les uns et les autres, histoire de dormir une heure ou deux, prendre une douche, se bourrer de Maxiton, le dieu amphétamine de l'époque, et continuer l'expérience.

Je ne sais pas si nous avons renversé le monde, mais rien n'était plus comme avant. La dérive s'arrêta faute d'amateurs... Il y en avait d'autres plus courtes mais en fait, notre vie devenait dérive au cœur de nos affinités électives, qui pour des motifs soi-disant politiques furent réduites à néant à l'instar du grand penseur.

Un véritable jeu de massacre, les amitiés de nos vingt ans! Cela venait en particulier des jeunes situs qui, frustrés, tranchaient sur tout, voulaient tout régenter, avoir raison sur tout. Cela se réduisait à un trip d'ego monumental.

Un des copains de Sébastiani, Michel, après avoir été faire des photos au Moyen-Orient, est revenu et nous a trouvés tous séparés. On était prêts à changer de trottoir si on apercevait l'un d'entre nous y déambulant. Il a fait le tour de la bande et n'a pu se résigner à la triste réalité du petit jeu des exclusions à la stalinienne, et se suicida. Petit détail dont il nous fut conseillé de ne pas reparler.

La force tragique des illusions générait des réactions violentes.

La réalité aurait pu être plus heureuse et non pas le simulacre d'un passé et de pratiques de terreur qui ne nous appartenaient même pas.

D'un seul coup, il y eut comme une dichotomie avec L'IMAGINATION AU POUVOIR. Le triste quotidien dont il est advenu dans un moment de l'histoire unique dans l'Histoire.

Aujourd'hui, à l'instar des Kleenex, on pourrait dire de nos rapports fraternels *je prends, je jette*. Assurément, on était encore

en avance sur l'époque, les sempiternels avant-gardistes! Tandis que Riesel, Cohn-Bendit et d'autres, étaient d'abord sous les flashes des médias et plus tard jugés, la manif du 10 mai avec un million de personnes balayait les séquelles de cette actualité.

Patrick, je l'ai perdu lorsqu'il a accepté de jouer aux couples échangistes avec Pierre C. et sa copine. J'espérais secrètement qu'au dernier moment, il vienne me rechercher. Il n'en fut rien. Ce fut un abandon de trop, même si, j'avoue, j'avais joué le jeu.

Cette vie secrète dans ma tête, jusqu'à mon arrivée aux Alcooliques Anonymes et encore plusieurs années de dégel après, n'avait aucun impact sur le réel.

J'étais convaincue de communiquer! Une autre terrible solitude dont j'essaye présentement encore de me débarrasser.

Par exemple, je pense pendant vingt minutes, je parle durant trois et suis persuadée que j'aie communiqué les vingt minutes précédentes et que je suis reçue cinq sur cinq!

C'est en débrumant qu'avec stupéfaction, je fis ce constat désastreux, qui en disait long sur mon rapport au monde.

Tandis que Pierre dans l'échange avec moi se piquait au jeu, j'en ai profité pour fumer trois cigarettes, histoire de faire passer le temps et d'aller au bout de l'expérience sans broncher. Il ne s'aperçut de rien. En rentrant dans la maison, ma copine criait de plaisir dans les bras de Patrick. Je voulus participer à cette expérience pour voir. J'étais responsable. La détérioration perfidement prit place dans notre folle union.

Très vite on se retrouvait dans le Marais et de longues conversations s'instaurèrent entre Patrick, Christian et moi, parfois avec d'autres, c'était l'époque.

Évidemment mon désir était partagé par Christian qui, néanmoins, se sentait gêné à l'égard de Patrick. Pour ne pas tomber dans le trio bourgeois, la transparence était la seule alternative.

Ce qui donnait lieu à des séries de nuits blanches passées à discuter de la jalousie, de la fidélité, du couple, et à réinventer l'eau tiède.

Il était temps de vivre nos passions. Bien entendu dans ce cas de figure, nous y avons tous été confrontés au sein de missions différentes et ceci à tour de rôle.

Souvent, il était déjà six heures du matin quand le premier sursaut du jour nous surprenait et, honnêtement, je trouvais que c'était du temps de perdu. Personnellement j'aurais préféré passer ces longues et interminables heures au lit. C'était difficile, dans un tel contexte de ne pas succomber à la tentation, et impensable de choisir l'abstinence. Je n'ai jamais connu une telle relation depuis, et puis pour l'affectif, ce fut la fin des haricots. Et, au bout du coöpte, la fin de l'amour.

Comme dirait Lacan : « l'amour c'est vouloir donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ». Je ne m'en remis pas.

Je savais également qu'à plus ou moins long terme Patrick, les substances et moi étions voués à l'anéantissement. Je choisisais la destruction. Patrick retournait chez sa mère, qui vint me visiter par surprise avec un grand saladier de cerises. Quelle symbolique subtile.

En revanche, je trouvais qu'elle continuait de s'occuper avec beaucoup de zèle de notre vie. Il faut dire que son cher fils lui laissait toute la latitude requise depuis notre décision de vivre ensemble.

Christian et moi avons vécu d'alcool, de soupes en sachets et de rencontres relativement torrides. On fumait de la « dope » régulièrement. On se voyait au début chez sa mère quand elle était absente, ou bien rue du Cloître-St-Merri, chez Vienet.

On était fauchés comme les blés, la priorité de nos budgets étant consacrée à la consommation. Mes dents pissaient de plus en plus le sang, je dus me rendre chez le dentiste qui diagnostiqua le scorbut ! Il n'avait jamais vu ça dans une grande ville. Ceci m'a fait réaliser à quel point j'étais rendue très loin dans une bulle parfaitement irréaliste. Mais il était hors de question de mettre un bémol à l'escalade. C'était vraiment « tout ou rien ». Je voyais quand même Patrick, mais là déjà, en fait c'était extrêmement douloureux. Tout ce scénario affectif se jouait dans les mailles du filet de la révolution. Lotroux au loin était en arrière dans ses critiques acerbes au goût démesuré et frustré de contrôle.

Pendant 68, il y a eu des moments des plus inattendus, des gens qui se révélèrent en dehors de toutes les conventions. Le dépaysement était partout, l'inhabituel devenait le quotidien et le possible était au coin des rues.

La révolution que nous avons tant aimée, dira plus tard Cohn-Bendit...

L'écho des autres capitales nous faisait chaud au cœur.

Dans la Sorbonne occupée, je me suis fait surprendre par un photographe alors que songeuse, je regardais dans la cour le fameux graffiti, COMMENT PEUT-ON PENSER LIBREMENT À L'OMBRE D'UNE CHAPELLE ?

Un splendide piano à queue, un Steinway, fut installé en plein air par quelques personnes dont un musicien. Par cette journée ensoleillée et historique, le pianiste se mit à jouer, c'était grandiose. Les contrastes fusaient.

Le 31 mai, à l'autre grande manif, celle de la gare de Lyon, avec environ un million de personnes, nous sommes allés dire adieu à de Gaulle. Les mouchoirs blancs brandis en guise de salut, sur une ritournelle scandant: *Adieu de Gaulle, adieu de Gaulle, adieu...*

C'était aussi la fin des occupations des usines, des facultés et les prémises de l'épilogue du mouvement révolutionnaire...

Quant à nous, la rupture ne fut pas aussi drastique.

Nous sommes partis à quatre en Espagne avec, à l'époque, cinq cents francs ! Lotroux au volant, Bigorgne, Patrick et moi. Voyage pour tester notre pratique révolutionnaire en tous genres et nous essayer dans la péninsule de Franco.

Le premier grand arrêt a été à Barcelone. Je suggérais aussitôt le Barrio Chino. Nous avons atterri calle San Pablo, dans un bistrot quelconque.

Et à vrai dire, pas vraiment quelconque. Après nous être restaurés et avoir bu copieusement du vin rouge au *porrón*, sorte de gourde en terre ou bien en verre, les langues commencèrent à se délier. Les alcools se succédaient et le patron baissa le rideau de fer de son établissement. Il nous a proposé une sorte d'expérience dionysiaque, le cocktail 68, celui-ci d'un autre genre, mais tout aussi explosif. Il a mélangé tous les alcools de son bar. Il nous fait ensuite goûter à sa trouvaille. Nous sommes sortis les uns derrière les autres afin de nous affaler sur le trottoir, en face de l'établissement. Nous avons eu juste un éclair de conscience

qu'un bref repos serait sans doute nécessaire avant de repartir et de continuer la route jusqu'à Dénia, à environ six cents kilomètres, où enfin il était prévu de rester.

Mais finalement nous avons opté pour le départ immédiat.

L'humeur était à la révolution et nous avons traversé Barcelone, les fenêtres baissées, les poings tendus et fermés en criant VIVA DURRUTI, VIVA ANARQUIA. Dans notre toute-puissance alcoolisée nous étions en train de semer le trouble à nos trousses.

J'avais une adresse dans ce village où j'avais passé des vacances auparavant. La propriétaire était une femme sympathique qui louait des chambres à des prix hors normes. Quand nous sommes arrivés, elle m'a tout de suite expliqué que la police nous suivait depuis Barcelone.

La *Guardia Civil* nous avait précédé pour poser des questions sur notre fameux équipage...

Notre hôte avait essayé de minimiser en disant que nous étions des étudiants parfaitement inoffensifs. Elle a insisté pour que plus rien de fâcheux n'arrive. Elle se fit tirer l'oreille pour nous avoir louer les chambres. Et là encore, surprise. Sa maison était également louée et nous dûmes cohabiter avec de drôles d'allemands, des réfugiés nazis ! Ils avaient un chien dressé contre les noirs.

Bigorgne, par trente degrés Celsius et plus, portait des bottes noires, des pantalons noirs, un manteau noir, et une barbe noire. C'est comme ça que l'on a découvert le pot aux roses. On a failli retrouver Bigorgne déchiqueté par l'animal et l'on a insisté

fermement pour que les allemands surveillent leur chien de très près. Le soir nous avons entendu de drôles de chants. Il fallait un minimum de repos avant de repartir. De toutes façons les finances étaient déjà alarmantes.

À la plage, les espagnoles voyant Gérard Bigorgne s'enfoncer dans la mer tout habillé, criaient : *¡Nuestro Señor, Nuestro Señor!* Elles faisaient leur signe de croix ! Dans le village, les vieilles lui touchaient les cheveux. Il faut dire qu'à l'époque les Espagnols n'avaient guère vu d'homme à cheveux longs à part ceux de la représentation du Christ dans les églises. Quelqu'un eut l'audace de prendre en photo Gérard depuis la fenêtre d'un restaurant. Il sauta par la même fenêtre et arracha la pellicule de l'appareil photo. L'arrivée dans le village ne se fit pas réellement dans la parfaite discrétion...

Simultanément à mon mal de vivre, j'avais en arrière-plan le suicide comme d'autres ont des plans d'épargne logement.

Pendant cet été-là, je lus un fait divers dans *Le Monde* très édifiant sur le sujet. Une jeune femme s'était jetée de la Tour Eiffel, en tombant sur le capot d'une voiture qu'elle avait entièrement bousillé. Elle sortit indemne de l'accident ! Il fallait vraiment trouver autre chose quand l'heure serait venue.

De retour à Paris, j'étais de plus en plus amoureuse de Christian. D'abord il était beau, ensuite je le trouvais marrant. Ce qui était une denrée rare parmi les copains à part Jeff et Henri-Jean. Il jouait régulièrement au baby-foot, mettait toujours de l'argent dans les juke-boxes quand on entra dans un café. Il avait également toutes sortes de stratégies pour partir des bistrotts sans payer, mais mon admiration était à son comble quand il

nous annonça qu'il avait décroché à la fac Dauphine une bourse en Tagalog¹⁴. En cours, ils étaient trois. Le prof, un autre étudiant et lui. Il se rendait à la faculté le temps d'empocher les subsides ! À chaque versement c'était pour nous l'occasion de nous rendre dans un grand restaurant parisien. À son tour, il lançait généreusement une invitation, et il ne lui restait plus rien à la fin des agapes. Et il en fut ainsi de notre vie. Ces excès, sous forme de TOUT OU RIEN me font me souvenir de lui, de nous.

Après 68, les jeunes situs nous firent demander si on voulait rejoindre l'I.S. Pour ma part c'était NON. Je ne comprenais pas leur positionnement quant à la poésie. En fait, Mai 68 dura un mois pour l'ensemble des français. Quant à moi, j'ai allongé la partie à environ huit ans.

Du reste c'était une autre erreur de jugement. Il aurait mieux valu dire oui à l'invitation pour ne pas me contenter de la tyrannie stal des petits sous-chefs situs. Aujourd'hui, je sais qu'ils dénaturaient l'I.S. Mieux vaut avoir affaire à dieu qu'à ses saints dit le proverbe...

En fait, je n'ai fait que désapprendre, et ce jusqu'à mon identité, plusieurs années plus tard, au terme de la dissolution de l'I.S et encore plus tard, juste après.

Le rôle de la gauche en France, et en particulier du Parti Communiste Français, a toujours été « Tous unis contre » au lieu de « Tous unis pour ». Et de dire : *c'est dommage, on n'y avait pas pensé...*

14 - Le tagalog (ou tagal) est l'une des 170 langues des Philippines.

Pour notre part, on avait – entre autres – deux héros : Arthur Cravan, qui partit en chaloupe sur la mer et ne revint jamais – C'est en tout cas ce que disait la légende à l'époque – ; et puis Lacenaire, le bandit lettré des *Enfants du Paradis*, qui était une des figures emblématiques de la bande. J'ai dû voir le film seize ou dix-sept fois...

Depuis les Enragés j'avais disjoncté. Je m'appropriais et pratiquais la pensée RIEN N'EST VRAI, TOUT EST PERMIS¹⁵. Mettre cette perspective au cœur de la *praxis*, et ce tous azimut et en toute conscience, me faisait, les substances aidant, traverser la ligne invisible de la raison et atteindre les états de déréalisations.

Une pseudo vie familiale se poursuivait. Avec la mort de mon père, ce fut la Bérézina à l'intérieur des miens. L'insoupçonnable débandade qu'allait être ma vie s'accéléra magistralement en droite ligne vers la déchéance. Une tragédie, juste pour moi.

J'ai eu de l'argent de mon père. J'étais partie six mois en Italie vivre chez un révolutionnaire juif italien sans donner signe de vie pendant tout ce temps-là. Ma mère prit les rênes en mains, j'étais une fille perdue. Il fallait me donner le minimum légal. Elle fit changer le testament de mon père quelques jours avant sa mort à son bénéfice et en ma défaveur.

Pendant ce temps-là, Patrick, lui, tentait de se faire réformer en Allemagne au cours de son service militaire. Auparavant, un soir d'été, Sébastiani a téléphoné pour nous inviter à rencontrer un gars de la section italienne.

15 - Cette phrase, que l'on retrouve dans *Ainsi Parlait Zarathoustra* (Friedrich Nietzsche) est attribué à Hassan-i Sabbâh (Perse, 1050-1124), savant réputé pour ses pouvoirs occultes, et surnommé le Vieux de la Montagne, fondateur de la secte des Assassins.

La rencontre a eu lieu dans une pizzeria du Quartier Latin et c'est avec beaucoup de plaisir que la soirée s'est déroulée. Il savait que j'étais une Enragée de Nanterre et me posa beaucoup de questions. J'étais exténuée par le trio infernal que nous formions, sans compter mon régime de faveur. Après le restaurant nous sommes allés boire, et avons décidé de continuer à la maison. Dans l'escalier de service, pour faire discret, Patrick et Christian faisaient des commentaires très désagréables sur Gianfranco¹⁶ et moi qui les précédions. La jalousie battait son plein. Christian prétendait que j'avais embrassé Gianfranco sur la bouche. Après les grandes théories sur la non-possession, la non-jalousie des mois d'argumentations particulièrement essoufflants, on passait à l'accusation mensongère. Je réalisais le résultat peu probant des derniers mois passés ensemble à partager, semblait-il, honnêtement sur le sujet. Je leur demandais de partir.

Excédée, je leur dis que oui, j'avais embrassé Gianfranco dans les escaliers et que maintenant je leur demandais de quitter les lieux, car j'allais baiser avec lui ! C'est ce qu'ils ont fait, complètement estomaqués.

De mon côté, je n'étais pas si à l'aise que cela dans cette nouvelle situation. Je vomissais régulièrement de la bile, ce qui n'aidait pas à la rencontre avec Gianfranco. Le lendemain commençait une nouvelle relation. J'étais encore très nauséuse.

J'ai pu me confier sur l'enfer du trio avec sincérité pour reproduire plus tard le même scénario avec Paolo¹⁷. Maintenant,

16 - Gianfranco Sanguinetti, né en 1948. Révolutionnaire et vigneron italien, membre de la section italienne de l'I.S. créée à Milan en janvier 1969.

17 - Paolo Salvadori, également membre de l'I.S. section italienne.

il faut dire, et je comprends pourquoi, qu'il y avait peu de femmes au milieu de ces hommes. Quand on était en java, c'est-à-dire tous les soirs, il y avait de toute façon des problèmes en tous genres.

Gianfranco prit l'habitude de venir me chercher, puis il m'a invité à me rendre à Bruxelles en moto avec lui pour ensuite repartir en Italie. J'ai accepté. Quand il est venu me chercher pour aller chez Vaneigem, il y avait une douzaine de roses rouges sur la Honda 350. Cela me réconciliait avec la vie. Nous avons passé deux jours chez Raoul en faisant bien évidemment la tournée des hauts lieux de la bière, ainsi que les tavernes de La Grand-place.

Je me rendais compte que là encore j'étais malade. La problématique venait de mon foie et de son refus à supporter mon cocktail mortifère quotidien. Évidemment, je ne parlais de mes problèmes à âme qui vive ! J'allais discrètement me faire vomir aux toilettes, comme les romains. Je rejoignais mes camarades mine de rien, m'empressant de commander la suite. En fait je n'ai jamais pu consommer comme tout le monde. À un moment donné je tombais tout le temps dans les pommes au cours de nos dérives parisiennes. Christian me critiqua vertement disant que je réglais mes problèmes de cette façon. Je leur gâchais leur soirée et par conséquent j'étais une mauvaise révolutionnaire. J'appris un peu plus tard que je faisais du diabète transitoire ! Peu importe, ces critiques me minaient.

J'ai beaucoup aimé notre visite chez Raoul. Il nous a fait de merveilleux sandwiches pour la route. J'avais pour bagage une robe d'été, un pantalon de Suède, un T-shirt, un blouson et un brumisateur d'eau d'Évian. Nous avons fait ainsi quatre mille

kilomètres. Nous avons traversé l'Italie jusqu'au-delà de Naples. Cent à deux-cent kilomètres étaient parcourus par jour, puis on s'arrêtait, généralement dans un grand hôtel où un bouquet de roses rouges nous précédait. Cela nous permis de nous connaître. Gianfranco faisait des projets pour nous deux : se marier et faire un enfant. J'avais vingt-quatre ans. Il était beau, intelligent, cultivé, raffiné, riche et situationniste ! Au cours de notre voyage, il cherchait à acheter un palais à Rome ou dans les environs. Il voulait m'acheter, entre autres, une voiture et un piano. Mais là, je me suis vue enfermée dans une tour, en train de mourir d'ennui.

Nous sommes repartis chez lui et, la boisson aidant, nous avons eu plusieurs accidents de moto, sept je crois. Nous sommes partis en vacances à Sperlonga où, pour je ne sais quelle raison, Paolo est venu nous retrouver.

J'allais à la poste chercher la correspondance de Debord. Paolo, de son côté, était déterminé à m'approcher. Quand il est arrivé, il m'a offert des étoffes de soies d'une grande beauté. Il venait avec moi à la plage, ce qu'évitait de faire Gianfranco.

Il passait beaucoup de son temps auprès de moi. Gianfranco, furieux, décida de nous laisser quelques jours seuls, en l'honneur des années 70. Encore un coup de tête qui allait précipiter la catastrophe.

Quand il revint, nous eûmes un très grave accident de moto. Nous avons été transférés dans sept hôpitaux et, pour finir, à Turin, où l'un de ses oncles était directeur de l'hôpital situé juste en face de la FIAT. En fait, nous étions très chanceux. De retour chez lui, je décidais de revenir en France pour aller voir mon gynécologue.

Je laissais dans le premier des vingt tomes de la correspondance de Marx et d'Engel le beau cadeau de Gianfranco, un dessin de Leonardo da Vinci, sans même le lui dire. Je partais avec cinquante francs vers la France et ne l'ai plus jamais revu.

Je l'aimais beaucoup, mais je ne l'aimais pas. Je ne m'aimais pas. En aucun cas par égard pour lui, je désirais perpétuer ce simulacre.

Je prenais la décision de me consacrer corps et âme à la destruction de ma dignité humaine, je voulais mourir, m'anéantir, afin de ne plus souffrir de ce grand vide qui m'habitait. Paradoxalement, j'étais tellement gelée que mes sentiments et émotions semblaient avoir disparu de ma personnalité, de mon corps.

Mon objectif de survie se résuma pendant ces années-là en un seul vocable : SUBSTANCES. En trouver, en posséder, me tenir avec d'autres malades dans mon genre, était ma démarche suprême, ce qui n'était pas difficile avec les poètes, à nos âges, en cette grande époque des expériences. Pour l'affirmation de mon égalité avec les hommes, le régime médicamenteux était ma touche personnelle et secrète. Ce qui me causa toutes sortes de troubles avec mes petits camarades et, par la suite, une kyrielle d'internements, et ce pendant une vingtaine d'années. De toute façon, je me suis aperçue plusieurs années plus tard que physiquement, il y avait peut-être quelques différences entre les hommes et les femmes, comme les enzymes dans l'estomac ne permettant pas aux femmes de consommer autant... comme simplement la différence de corpulence ! Aujourd'hui je pourrais établir la liste de nos différences fondamentales et cette dernière serait longue.

Aux yeux de mon père, être un homme suscitait tous les honneurs et tout l'intérêt de la vraie vie. Je suis alors partie dans une quête démentielle d'amour.

Ma muse incontestée a été Antonin V. Il m'a raconté avoir tenu un carnet de comptes des nanas et autres avec qui il avait baisé. Toi, homme jeune, tu t'étais tapé en ce jour quatre-vingt filles et divers énergumènes.

La résonance fut immédiate. C'était la révélation de ma vie. C'était à cause de cette facette inexplorée de mon cheminement que je n'exultais pas du soir au matin.

J'avais le même âge que lui et je me sentais très en deçà dans les statistiques. Une fois de plus, il m'impressionnait.

Je décidais sur-le-champ de rattraper mon retard en la matière. Il n'y avait aucune raison de tergiverser... Mon combat solitaire d'avec les requins en tous genres, fallais le gagner ! *Bad ego trip*, écrivais-je dans un poème de *Synthèse*, mon premier livre publié en 1975¹⁷. C'était clair, mais pas assez pour faire machine arrière et accepter de m'être trompée de route. L'humilité était synonyme d'humiliation et ne faisait pas partie de mon vocabulaire.

Alors, je suis partie me chercher un bas-fond retentissant jusqu'aux portes de l'au-delà, en passant par toutes sortes d'enfers. Un bas-fond comme mode de vie.

Ouverture d'esprit. Y compris par les dopes. Ouvrir, ouvrir, ouvrir. Ouvrir les horizons et les espaces de notre mental, de nos sensations, de notre esprit. Voilà ce qui importait.

17 - *Synthèse*, éditions du Surmodernisme, 1975. Réédition : in *Synthèse / Désir*, Les presses du réel, collection Al Dante, 2019.

Nous étions intéressés par la découverte et la pratique des UTOPIES. On est loin du choix du modèle bolchevique dénoncé depuis les années 50 par nos parents. C'est de l'ignorance crasse, une bêtise insultante dans toute sa splendeur, de penser que nous étions pro-staliniens! Par qui sont payés ceux qui osent ainsi parler, écrire sur l'histoire de Mai 68?

Ce sont des profs, des journalistes, des charlatans de l'Histoire à la solde des dirigeants.

On sortait à peine des ravages et des désastres d'Hitler.

Petit détail: on était des ÉCOLOS et c'était il y a QUARANTE ANS. Encore un point d'Information occultée par les médias. Alors, aujourd'hui, le *gros rush de la propagande de la planète en perdition...*